



XIII Année

№ 134

JANVIER 1938

PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE { GÉORGIE
AZERBAIDJAN
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

Directeur : Georges Gvazava.

S O M M A I R E

Roustavéli à la Sorbonne	***
„ à Varsovie	***
„ à Genève	<i>K. Ch.</i>
Nation héroïque	<i>Ch. Od.</i>
L'Éventualité d'une guerre et l'armée russe..	<i>D' Mir Yacoub</i>
Le problème ukrainien et le danger commu- niste	***
Le chaos économique en Russie	<i>J. Charlet</i>
Ce qui se passe en Azerbaïdjan	<i>K. K.</i>
Roustavéli et notre époque	<i>A. Chvili</i>
Roustavéli et son œuvre	***
Époque de Roustavéli	***

Direction et Administration :

18 Bd, du Montparnasse, 5, square du Croisic - Paris

PROMÉTHÉE

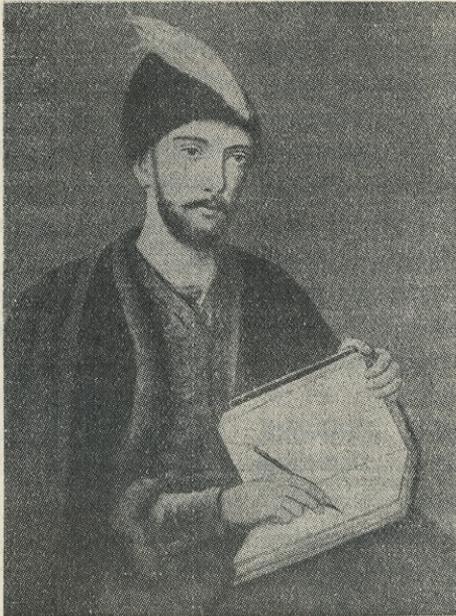
Organe de Défense Nationale
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine
et du Turkestan

Roustavéli à la Sorbonne

Le nom de Roustavéli va retentir enfin sous les voûtes majestueuses de la Sorbonne.

C'est le 25 mars qu'aura lieu, à l'amphitéâtre de la Sorbonne, une cérémonie commémorative en l'honneur du grand poète géorgien, sous la présidence de M. Charléty, ancien Recteur de l'Université de Paris.

Cette solennité est due à l'initiative du



« Comité Roustavéli », constitué par l'Institut d'Histoire de l'Emigration politique contemporaine.

On nous assure que les personnalités les plus en vue du monde littéraire et artistique y prendront part.

Roustavéli sort ainsi du brouillard qui masquait son génie durant sept siècles et demi pour occuper sa place au firmament de la littérature mondiale.

Vient de paraître :

L'Homme à la peau de Léopard

de ROUSTAVÉLI

Texte français de M. Georges Gvazava

et de Mme Anie Marcel-Paon.

Firmin-Didot — éditeur.

Roustavéli à Varsovie

Le 11 Décembre dernier une cérémonie commémorative a été organisée à l'Hôtel de Ville, à Varsovie, en l'honneur de Chota Roustavéli, le grand poète géorgien du XII-ème siècle.

La grande salle de l'Hôtel était comble à craquer. Toute l'élite du monde littéraire, artistique et politique de la capitale polonaise se trouvait là. La cérémonie a été ouverte par M. Waclaw Serochevski. Dans son discours l'éminent Président de l'Académie de Varsovie retrace le glorieux passé du peuple géorgien qui a su, au cours des siècles, tenir tête aux assauts réitérés des conquérants orientaux et maintenir son unité nationale et territoriale. « Il faut aider ce peuple dans sa lutte pour la liberté, s'est écrié l'orateur, c'est une question d'honneur pour tous les peuples civilisés ! » Cette péroraison a été saluée par un tonnerre d'applaudissements.

Le sénateur Stanislas Sidlecki,

Président de l'Institut des langues orientales, prit ensuite la parole non moins empreinte de sympathie pour le peuple géorgien et non moins chaleureusement applaudie.

Le professeur, archimandrite Peradzé, fit un exposé de la conception philosophique et religieuse de Roustavéli, et M. G. Nakachidzé, avec son verve juvénile, donna un aperçu historique sur l'époque et l'œuvre du grand poète géorgien.

La partie musicale, composée de chants et d'airs géorgiens, grâce au concours d'éminents artistes de l'Opéra de Varsovie, a été diffusée sur toutes les ondes de la radio polonaise.

Dans tout le pays les journaux font écho de cette fête. Les images de la reine Thamar et de Roustavéli ornent les pages de différentes éditions et des articles aussi longs qu'enthousiastes font revivre le passé de la Géorgie si chargé de gloire.

Roustavéli à Genève

A la science commémorative en l'honneur de Chota Roustavéli, organisée par le Comité International pour la Géorgie, le 4 décembre 1937, à l'Aula de l'Université de Genève, le Président Albert Malche, Conseiller aux Etats, a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Dans la ville d'Henry Dunant, l'ami de toutes les victimes, et d'Ey-

nard le philhellène, il serait superflu de justifier l'existence et l'activité du Comité international pour la Géorgie.

Fondé en 1924 pour défendre les droits de la Nation géorgienne, il groupe des représentants de diverses nations et de tendances diverses. Longtemps présidé par M. Jean Martin qui connaît bien le pays, ainsi que vous le constaterez tout à l'heure, notre Comité est intervenu fré-

quemment, partout où on pouvait pressentir un espoir de succès, en faveur de la noble et malheureuse Géorgie. Il continuera sans se lasser et dans toute la mesure de ses forces. C'est une tradition suisse que de défendre les petites patries : et celle-ci nous est deux fois chère car elle nous apparaît comme une Suisse du Caucase, millénaire, fière, éprise d'indépendance, montagnarde. Mais si même la Géorgie n'était rien de tout cela, ne savons-nous pas que la justice est indispensable à l'humanité si elle doit rester civilisée ?

Je remercie, au nom de notre Comité, tous ceux qui pensent comme nous et qui sont venus, ce soir, nous apporter le réconfort de leur appui.

Parmi eux, laissez-moi vouer une pensée de particulière gratitude et d'émotion à l'un de nos ouvriers de la première heure, le pasteur Armand Carmagnola, qui vient de nous être enlevé. En sa qualité de secrétaire, il se chargeait de multiples besognes joyeusement acceptées et élégamment exécutées. Il était pour chacun de nous un charmant collègue, d'une exquise gentillesse de cœur, humain au plein sens du mot, porté par sa nature et par une foi vivante au service des autres. Il avait obtenu d'être remplacé depuis quelques mois par M^{lle} Denise Werner mais il était resté tout près de nous. Il y est toujours et nous entretenons fidèlement son souvenir.

Mesdames et Messieurs, si, ce soir, nous avons demandé l'Aula de l'Université pour vous convoquer, c'est parce que cette réunion a le caractère d'une assemblée non point politique mais littéraire. C'est à ce titre que le Département de l'Instruction publique a bien voulu répondre fa-

vorablement à notre vœu ; à ce titre aussi que Monsieur le professeur Rappard, recteur de l'Université, qui nous accueille, honore cette soirée de sa présence et je suis très touché que, malgré les multiples devoirs de sa charge, il ait consenti à nous adresser quelques paroles de bienvenue.

Il est fort heureux pour nous que M. Kh. Chavichvily ait accepté enfin la tâche de beaucoup la plus lourde de cette commémoration en présentant dans notre langue l'œuvre de son grand compatriote d'il y a sept siècles, qu'il est seul à pouvoir admirer dans le texte original, de tous ceux qui se trouvent sur cette estrade. Nous avons prié M. Chavichvily de parler de Roustavéli pour une raison péremptoire. En temps normal, c'eût été déjà une faute de goût de confier l'exégèse de l'œuvre poétique par excellence de la Géorgie à un commentateur non géorgien ; mais dans les circonstances actuelles où se trouve sa patrie, c'eût été une trahison... Mon cher ami, cette heure poétique a pour vous, pour ceux des vôtres qui vous savent ici, un caractère solennel. En vous écoutant, nous nous associerons, vous le savez, à vos souvenirs, à votre émotion, à vos espoirs.

Chota Roustavéli, son génie, sa voix, ne saurait être absent ici : nous l'entendrons. Rien ne remplace l'effet direct de l'œuvre sur le public. A l'époque de la Renaissance, de grands sculpteurs ne croyaient pas en-dessous d'eux de restaurer les statues antiques. Par une chance pareille, nous avons trouvé un poète pour traduire et interpréter des fragments de ce grand poète. Merci à M. Piachaud d'avoir mis son art et

ses soins à transposer pour nous ce texte qui vient de si loin dans l'espace et dans le temps pour éveiller en nous les éternelles résonances de l'âme.

Un poète et un chef-d'œuvre, voilà donc notre objet. L'un et l'autre sont la gloire de la Géorgie : il faut bien naître quelque part ; mais comme il y a de cela sept cent cinquante ans, nul soupçon d'actualité brûlante ; la prescription nous est acquise.

Toutefois, dans les choses de l'esprit, y a-t-il jamais prescription ? La Grèce, avant de ressusciter, a vécu deux mille ans par Homère. Pendant près d'un siècle, la Pologne n'a eu pour asile que la musique de Chopin. De même, la Géorgie qui n'a pas cessé un moment d'exister, ne l'oublions pas, s'affirme dans son plus génial poète. Il l'a prise pour modèle et, en retour, elle est à son image. Ce n'est pas hasard si le Chevalier à la peau de léopard est un héros blessé au cœur. Cet été, des exilés géorgiens m'ont reçu dans le hameau où ils continuent vaillamment à vivre. Il y avait là un ancien président de la Chambre qui cultive ses primeurs pour la grand'ville voisine. Celui qui commandait les trains blindés lors de l'agression russe, aujourd'hui, vend le lait de sa vache. Des jeunes sont partis verser leur sang aux colonies pour leur pays d'adoption : eh oui ! ainsi va le destin. Sur la colline, au cimetière, dorment ceux qui n'ont pas désespéré. Tous ces proscrits, les femmes comme les hommes, ont approfondi le sens du sacrifice. Ils vivent courageusement avec leur blessure, non pour eux

mais pour l'avenir dont ils sont dépositaires ; leur foi est inentamée. Dignes de leur plus haut passé, inspirés de leur tradition, au milieu des humbles besognes, ils entretiennent en eux la flamme en y jetant l'aliment le plus rare, le plus précieux : leur héroïsme quotidien, leur héroïsme indomptable, qui s'ignore, qui leur est naturel, qui leur vient de ce que la grande geste roussthavélienne a chanté sept siècles sur la Géorgie. Le culte du héros, comme une barre d'or toute sonore et toute droite, traverse cette histoire sans cesse assaillie, du preux de jadis à ceux d'aujourd'hui. Et, une fois encore, l'œuvre d'art témoigne pour un peuple.

Avons-nous assez remarqué ceci : que toutes les civilisations disparues et retournées à la poussière n'ont laissé d'autres vestiges que quelques objets de leur arts ? La médaille que trouve un paysan révèle un empereur. C'est peut-être que l'art est frère de la vie, qu'il est, de nous, ce qui se rapproche le plus du pouvoir créateur qui nous est prêté. Peut-être bien est-il le signe du divin en nous et il est certain que l'art a toujours embelli les croyances. Roussthavéli n'aurait rien pu offrir de mieux à sa patrie que l'immortel poème dont elle tire sa force, à qui elle demande des raisons de vivre et d'espérer. Il lui a ainsi donné un génie et une âme. Le poète et sa nation se confondent aujourd'hui. Ecoutez-le. C'est la voix millénaire de la Géorgie que rien n'a jamais fait taire.

K. CH.



Nation héroïque

A propos du 750^e anniversaire de Roustavéli.

Le merveilleux Tariel—«l'Homme à la peau de léopard» — est né aux Indes. Le valeureux Avthandil, son fidèle ami — en Arabie. Leur rencontre, leurs exploits se déroulent dans des pays qu'il serait peut-être vain de chercher sur les cartes géographiques. On n'y trouvera pas, en tous cas, la Kadjétie, où, dans une forteresse, fut enfermée la princesse Nestane-Daredjane. C'est un pays de légende.

Des pays, des villes, des mers imaginaires voisinent, dans le poème immortel de Roustavéli, avec ceux ou celles qui, à son époque, existaient en réalité. Pourtant, dans le poème, les Indes et l'Arabie ne sont pas plus réelles que la Kadjétie, création d'une fantaisie magique. Tariel n'appartient pas aux Indes, ni Avthandil à l'Arabie. Les images de femmes libres, fortes et fières, telles que Tinathine, Nestane-Daredjane, Asmath, ne pouvaient naître dans ces pays, à cette époque.

L'unique pays réel du poème de Roustavéli, c'est celui qui n'y est pas mentionné: c'est la Géorgie. Avthandil, Tariel, Pridon sont des chevaliers géorgiens, présentés tels qu'ils sont par l'imagination créatrice du peuple géorgien.

De même Thinatine, Nestane, Asmath sont des femmes de Géorgie. Légendaire, le merveilleux peuple des héros et des héroïnes; fantastiques, leurs aventures; mais leurs caractères restent parfaitement réels. Et le héros le plus réel, le plus vi-

vant du poème est Chota Roustavéli lui-même, son génial auteur. Il est non seulement un Géorgien authentique du XII^e siècle, mais il incarne le véritable caractère héroïque de la Géorgie.

Les décors légendaires du poème, comme cela se passe au théâtre, se meuvent et s'en vont, —et, devant les yeux du lecteur, se dresse un Etat surprenant, une nation étonnante. Le temps de l'action est le XII^e siècle. Le lieu — une plaine ensoleillée entre les montagnes, antique grande route de l'Europe à l'Asie, carrefour historique des cultures, frontière entre l'Occident et l'Orient.

En Orient, c'est le déclin d'une grande culture. En Occident, l'aube de la Renaissance ne luit pas encore. Le soleil d'esprit de l'histoire rayonne directement sur la Géorgie. C'est l'époque de son épanouissement national, de son redressement extraordinaire. C'est là, en Géorgie notamment, que virent le jour les grandes idées d'affranchissement de l'homme, qui, par la suite, comme les idées de l'humanisme, vont illuminer l'Europe.

Les images saisissantes du poème de Roustavéli sont mises au monde par la Géorgie, dans la lutte héroïque qu'elle a menée au cours des siècles pour sa liberté et l'indépendance de son peuple, lutte pour le libre développement de sa culture. Le poème de Roustavéli, en dépit de tous ses ornements orientaux, en dépit de son incontestable liaison avec la poé-

sie persane, n'en est pas moins une œuvre éminemment nationale, originale, qui ne pouvait voir le jour qu'en Géorgie. Il n'est ni oriental, ni occidental. C'est le poème de l'héroïsme géorgien, où se reflètent également et l'Orient et l'Occident. C'est une création particulière d'un caractère original de sa culture et de sa poésie.

Cette originalité de sa culture, le peuple géorgien l'a défendue dans des combats innombrables. L'histoire de la Géorgie est profondément dramatique. Les grands Etats voisins avaient tenté de la mettre en poudre sous la meule de leurs moulins. La Perse, Byzance, la Turquie, se la disputèrent. Si l'on veut chercher un symbole dans le poème de Roustavéli, la belle princesse Nestane-Daredjane, prisonnière de méchants Kadjis, serait l'image de la Géorgie gémissant souvent sous le joug des conquérants, tantôt de la Perse, tantôt de la Turquie. Le grand malheur du peuple géorgien, ce n'étaient pas seulement les massacres successifs, la destruction de ses villes et de ses villages, l'appauvrissement du pays, c'était la menace perpétuelle sous laquelle se trouvaient l'existence même de la Géorgie, sa culture, son esprit créateur et son caractère national.

C'est par le feu et par le fer que la Perse imposait à la Géorgie sa culture — culture d'un grand peuple avec son ancienne littérature. Byzance imposait à la Géorgie les formes vermoulues de sa culture. D'autre part, l'Islam exerçait sa pression avec son sombre fanatisme.

Le petit Etat géorgien s'est maintenu dans cette lutte au carrefour de deux mondes, sur la grande route où se heurtaient deux civilisations,

celle de l'Europe et celle de l'Asie. Il y eut un intervalle historique où la Géorgie put déployer ses forces. Elle profita d'une accalmie relative pour faire briller sa haute culture et enrichir l'humanité par une œuvre géniale de Roustavéli. Le poème reflète non seulement la lutte héroïque de la Géorgie pour sa liberté et son indépendance, mais aussi un amour ardent pour la patrie. C'est le peuple géorgien lui-même qui y trouve son image avec les traits les plus saillants de sa structure psychique telle qu'elle fut formée au cours de l'histoire dans sa lutte éternelle.

C'est un peuple héroïque. Avec une fermeté de fer, il lutta contre des Etats puissants pour son unité nationale. Qu'il s'agisse là notamment de la liberté nationale, le poème de Roustavéli en est un témoignage irrécusable. Il n'y a point d'éléments ecclésiastiques. C'est un poème du beau monde. Il n'est ni chrétien, ni musulman, ni païen. C'est un poème héroïque, mais ses héros-chevaliers accomplissent des exploits, non pas au nom du Christ, mais au nom de l'amour humain, libre et charmant. C'est un poème humain au sens le plus noble du mot, poème des hommes libres, fiers et beaux.

La Géorgie donnait le jour à des hommes comme ceux-là. Ce sont eux qui, sous des noms historiques différents, et, plus encore, sans nom, les inconnus, qui menaient la lutte séculaire pour l'indépendance de la petite Géorgie. C'était une lutte d'affranchissement national commencée à une époque où l'Europe ne présentait que des ébauches d'Etats nationaux. C'était une lutte dépassant les forces d'un peuple peu nombreux. Mais son opiniâtreté fut d'autant

plus grande, son caractère d'autant plus trempé. D'autant plus furent forgés ces traits héroïques qui sont chantés avec tant de force et tant d'amour dans le poème du génial Géorgien. Le peuple qui occupait le poste responsable au carrefour de l'Europe et de l'Asie, au croisement des civilisations, défendait ses idées sur l'homme libre et fier, sur la femme libre, sur l'amour pur.

Les peuples sont immortels. Cela se vérifie d'une façon éclatante sur l'exemple du peuple géorgien. L'avalanche mongole avait enseveli la Géorgie pour presque deux cents ans. La Géorgie rompit l'avalanche mongole. Indomptable et fière, elle continua la lutte. Elle ne fut pas conquise par la Russie. Ayant éprouvé le sort d'un petit pays coincé entre les puissances de proie, elle proposa une alliance à la Russie pour se mettre à l'abri de l'agression persane.

L'éventualité d'une guerre et l'armée russe

Jamais l'éventualité d'une guerre en Europe n'a été si près de la réalité qu'en ce moment, aussi l'approche du printemps produit-il une impression pénible sur les pacifistes qui perdant de leur optimisme commencent à craindre pour le sort de la paix parmi les peuples. Il est difficile d'être prophète et de prévoir quelque chose de défini ; ce qui est clair c'est que l'atmosphère internationale est saturée et qu'il suffit d'une faible étincelle pour allumer un incendie mondial.

Les dirigeants géorgiens se soumirent à la Russie, mais le peuple géorgien continua la lutte.

Ce n'est pas par hasard que le poème de l'héroïsme géorgien, écrit au XII^e siècle, accompagne le peuple géorgien dans son évolution historique ; ce n'est pas par hasard qu'il est devenu un poème populaire. Ses strophes pleines de fierté sonnent comme un serment dans la bouche du peuple. La bravoure de Tariel et d'Avthandil, leur droiture, l'honneur et la fierté, l'intégrité et l'honnêteté, leur amitié combative, tout cela constitue les traits de la structure psychique du peuple, de son caractère collectif, forgé sur les champs de bataille.

Roustavéli est un génie mondial. *Ch. Od.*

Les peuples, au point de vue politique, aussi bien que psychologique, sont divisés en deux camps : d'une part, les Etats totalitaires, signataires du pacte anticommuniste, et leurs sympathisants, d'autre part, le bloc des Etats démocratiques, décidés à défendre à tout prix le vieux libéralisme si cher à leur cœur.

Jamais l'Europe n'a vécu une telle fièvre à la fin du XIX-me et au début du XX-me siècles. La guerre dit-on, est inévitable et déjà on en perçoit les symptômes : événements

d'Espagne, guerre sino-japonaise, problèmes méditerranéens et, par dessus tout, les hâtifs préparatifs militaires des puissances et les formidables dépenses qu'ils entraînent. Il n'est pas de peuple, y compris les plus riches, tels que les Américains et les Anglais qui puisse supporter le fardeau des dépenses du budget militaire.

Ce qui nous intéresse dans la conjoncture actuelle c'est la Russie soviétique au cas où la guerre, ayant éclaté, elle s'engagerait dans cette guerre. En prévision de cette éventualité, qu'il nous soit permis de faire une analyse de ses possibilités militaires et, en nous basant sur les données parues, essayer de voir jusqu'à quel point ont raison ceux qui misant sur ses forces effectives, considèrent la Russie soviétique comme une grande puissance militaire.

L'armée bolcheviste est née pendant la défaite qui lui fut infligée par le bloc des puissances centrales en 1917, et par les convulsions intérieures qui en furent le résultat. Cette armée s'est constituée non pas sur une base nationale, comme dans d'autres Etats, mais sur de nouvelles théories, d'ordre socialo-psychologiques. La première idée qu'on lui inculque — c'est l'extermination de l'ennemi de classe. Ce n'est pas en vain qu'on dit que la guerre civile a été « l'accoucheuse » de l'armée rouge. Les anciens cadres d'officiers, à de rares exceptions, ont péri dans les batailles contre les bolcheviks ou ont été exterminés par ces derniers ou bien encore ont émigré à l'étranger.

L'armée rouge se recrute en grande partie parmi les jeunesses communistes, dans les syndicats ou par-

mi les éléments sympathisants au régime et parmi les paysans. Au point de vue national cette armée englobe des représentants de toutes les nationalités de l'Union soviétique : Ukrainiens, Azerbaïdjanais, Géorgiens, Montagnards du Caucase, Arméniens, Tartares, Turkestaniens, Grands-Russes, etc.

Extérieurement cette armée a progressé et, de ce fait, elle en impose à de nombreux représentants des Etats étrangers.

Au cours du premier plan quinquennal, l'armée russe a reçu un important armement et un puissant matériel, surtout en ce qui concerne l'artillerie. Il faut reconnaître que dans ce domaine le pouvoir soviétique n'a pas craint de dépenser des sommes fabuleuses pour la préparation de camions, d'automobiles blindées, de chars d'assaut, d'avions. Si l'on en juge d'après les statistiques soviétiques l'armée rouge posséderait près d'un demi million de tracteurs ; à ce chiffre devaient s'en ajouter 60 mille autres l'année dernière. Cela représente une force globale de 8½ millions de chevaux-vapeur. Les chars d'assaut en préparation devaient constituer à la fin de 1937 une force active, en cas de mobilisation, de 30 à 40 chars d'assaut par kilomètre de front actif.

Le côté le plus faible de l'armée rouge est la flotte soviétique. En 1917 elle était de 548.00 tonnes ; en 1930 son tonnage n'atteignait que 82.000 unités. Depuis, rien n'a été fait dans ce domaine ou bien peu, et l'on peut dire que par rapport aux flottes des autres grands pays, la flotte russe est inexistante. Concevant le danger que présente cette lacune, le gouvernement soviétique a décidé de commen-

cer la construction d'une puissante flotte. De temps à autre, les dirigeants soviétiques déclarent qu'ils feront tout leur possible pour ne pas se laisser distancer dans ce domaine, par les grandes puissances. Leur attention est tout d'abord fixée sur la mer Baltique, surtout depuis le renforcement de la flotte allemande. La flotte soviétique de la Baltique est une question qui regarde l'avenir. Pour le moment, inutile de parler de défense active des ports soviétiques de la Baltique et d'autres mers ; on peut tout au plus parler de défense du littoral.

Il en est tout autrement de l'aviation soviétique, où l'on constate des progrès sensibles. Il y a de cela trois ans, une délégation française d'aéronautique-technique, se basant sur des données parues dans les journaux, vantait l'aviation soviétique et ne cachait pas « son étonnement et son admiration ».

Les journaux soviétiques consacrent à l'aviation de longs articles, insistant sur son développement, sur ses progrès techniques et faisant ressortir qu'elle est l'orgueil de l'Etat soviétique. Les informations qui nous parviennent nous parlent de lourds avions de bombardement d'un rayon d'action de 1200 à 1500 kilomètres, si bien qu'en cas de complications en Extrême-Orient, les avions soviétiques peuvent menacer les voisins d'Occident et plus particulièrement en Extrême-Orient, les centres politiques et économiques du Japon, de la base de Vladivostok.

Moscou se plaît à déclarer que sous peu l'armée rouge comptera 62 régiments d'aviation avec possibilité de mettre en ligne 5.000 appareils ; il paraîtrait même que tous sont dé-

jà prêts. Les soviets possèderaient en outre une industrie aéronautique développée et dont les bases auraient été jetées sous le régime tsariste. Malgré le grand développement de l'aviation soviétique l'on ne saurait passer sous silence la mauvaise qualité des moteurs qui ont toujours été, au point de vue qualité, inférieurs à ceux des puissances de l'Europe occidentale.

En dépit des slogans élevés et « humanitaires » dont se servent les bolcheviks dans leur propagande en Europe et en Amérique, ils n'ont jamais hésité à préparer des produits chimiques susceptibles de faciliter l'extermination de l'ennemi pendant la guerre. Les autorités ont prouvé leur « humanitarisme » au cours des expéditions contre les paysans révoltés au Caucase. Les avions soviétiques lançaient des gaz asphixiants sur les rebelles qui se défendaient dans les montagnes. Tout laisse supposer que l'armée soviétique a préparé plus d'une surprise et qu'en cas de guerre elle aurait recours aux gaz asphixiants, aux bacilles et autres ingrédients qui constituent présentement, le secret de l'armée rouge.

Pour ce qui est de la qualité des produits de l'industrie de guerre, ils sont, par rapport à ceux de l'Europe occidentale, de très mauvaise qualité, or, l'industrie de guerre est l'une des branches les mieux protégées de l'économie d'Etat soviétique.

Les maréchaux rouges, Vorochilov notamment, ont maintes fois déclaré devant qui voulait les entendre que l'armée rouge est fort mal approvisionnée. Des frictions même en ont résulté entre l'état-major et le gouvernement, au point que le maréchal menaçait de donner sa démission.

De fait, le ravitaillement de l'armée est des plus défectueux ; il en est de même de la situation de l'intendance où la qualité des produits est en aussi mauvais état que la quantité. L'on dit même que « les bottes sont en plus mauvais état que les mitrailleuses ».

La situation est plus tragique encore dans le domaine agricole. Toute l'attention des économistes soviétiques était portée sur l'industrie ; par contre l'économie rurale était à peu près négligée. Les gens qui connaissent bien la situation intérieure des Soviets déclarent que les causes essentielles qui inclinent la diplomatie soviétique vers le « pacifisme » sont précisément dictées par le mauvais état du ravitaillement de l'armée. Si la Russie soviétique a cédé jusqu'à ce jour à la pression du Japon, c'est en raison de l'absence de base de ravitaillement, solidement établie en Extrême-Orient, base sans laquelle il est difficile de faire la guerre au Japon. Une telle situation inquiète le Kremlin, aussi Staline a-t-il cru devoir faire une sévère observation au maréchal Blücher, lui enjoignant d'organiser au plus vite le service d'approvisionnement qui constitue l'une des plus importantes branches de la défense de l'Union soviétique en Extrême-Orient.

Nonobstant le progrès technique et la motorisation des armées quelles qu'elles soient, toutes, celles des soviets plus que toutes autres, ont besoin de chevaux. Nous disons, plus que les autres, attendu que la Russie, du fait de sa situation géographique, de l'absence de routes, du retard de son industrie a besoin de cheptel. Voyons quelle est sa situation dans ce domaine.

Sous l'ancien régime, la Russie fournissait des chevaux à l'Europe. De nos jours, avec la collectivisation de l'économie soviétique, elle a perdu 50 % de chevaux. En temps de guerre, il faut en moyenne un cheval pour trois hommes. D'où les prendra-t-elle à présent ? Recourir à la réquisition des chevaux serait porter un coup sensible à l'économie rurale et priver indirectement l'armée de son pain.

Examinons à présent les effectifs de l'armée rouge. Il faut considérer que sur la frontière occidentale de l'Union soviétique les Etats limitrophes, sans compter l'Allemagne, peuvent mettre en ligne 120 divisions d'infanterie, ce qui constitue près de 3½ millions d'hommes. L'Union soviétique est donc tenue de mettre en ligne un même nombre d'hommes. Or, du fait de sa situation particulière en Extrême-Orient, la Russie ne peut mettre en ligne que des centaines de milliers d'hommes et non des millions d'hommes. En outre chaque centaine de combattants par année doit avoir 75 remplaçants. Si la guerre se prolonge pendant deux ans, la Russie est obligée de mettre en ligne de 10 à 12 millions d'hommes.

En 1935 l'armée rouge comptait 562.000 hommes ; si à ce chiffre l'on ajoute les forces du Guépéou on arrivera à 620.000 hommes avec un cadre d'officiers de 40.000 hommes. Sur ce nombre 74 % appartiennent à l'armée territoriale et 26 % seulement aux unités en casernes.

Ce n'est qu'après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, qu'à la vue des armements fiévreux de l'Allemagne et qu'à la crainte d'une guerre que la structure de l'armée soviétique se modifie. Dès lors, ses effectifs sont

portés à 1.300.000 hommes ; 78% de ces effectifs sont constitués par les divisions de cadres et 22 % seulement de territoriaux.

A ce contingent existant il convient d'ajouter la cavalerie cosaque reconstituée. Il n'est pas sans intérêt de constater que dans le temps où le gouvernement soviétique décimait les divisions territoriales, les réduisant à 26 %, il rétablissait les divisions cosaques. On sait qu'au temps du tsarisme, les seules divisions territoriales étaient uniquement celles des Cosaques, élément conservateur par excellence et appui du régime tsariste.

Le rôle de ces divisions revêtait un caractère policier, plutôt que militaire. Au début de la révolution, le pouvoir bolchevik supprima leurs privilèges et confisqua leurs terres. Aujourd'hui Moscou leur a rendu les anciens privilèges et cela se conçoit attendu que le Kremlin, tout comme l'ancien gouvernement tsariste s'entoure d'une garde prétorienne dont il disposera au besoin contre les éléments récalcitrants. Parallèlement, Moscou dissout les divisions territoriales du Caucase, de l'Ukraine, du Turkestan et autres républiques nationales, en raison de la méfiance qu'éprouve le gouvernement soviétique à l'égard de ces divisions qui reflètent ou ne peut mieux, les sentiments des peuples où elles ont été recrutées. Or, ces sentiments sont nettement hostiles à la Russie rouge.

Constatons donc pour conclure que l'armée soviétique est constituée d'une part, de paysans et d'ouvriers aux intérêts divergents et, d'autre part, d'éléments appartenant à des nationalités hostiles au centralisme

de Moscou et qui luttent pour leur indépendance nationale.

Pour ce qui est des officiers, l'on peut dire que leur préparation ne répond pas aux exigences de la science militaire contemporaine ; ils suivent tout d'abord des cours réduits et, promus officiers étant membres du parti communiste ils ne peuvent que travailler le moins possible tout en s'efforçant d'obtenir le plus d'honneurs possible.

Le maréchal Vorochilov, dans une de ses déclarations disait :

« Je ne puis, à mon grand regret, m'en flatter : les cadres n'arrivent pas assez souvent à suivre les progrès réalisés dans le rang », « les commandants sont souvent incapables de bien faire face aux situations nouvelles » etc.

Ces paroles de Vorochilov sont rapportées par « Gringoire » qui dans son numéro du 4.2.38 écrit : « Aujourd'hui, de nombreux régiments sont commandés par des capitaines. Et, à la tête de la 70^e division, on trouve un officier qui n'a que le grade de... lieutenant. Et, fait sans précédent, on peut lire dans la presse soviétique de province des lettres de chefs d'état major de division nouvellement promus, et qui se plaignent de leur nomination, se considérant inaptes à remplir les emplois auxquels les circonstances ont contribué à les élever. »

Pour sortir de cette impasse, le gouvernement soviétique fait pression sur le corps des officiers afin de le rendre plus apte aux tâches du jour.

D'autre part, le rétablissement de la caste des officiers est une des mesures propres à relever leur prestige et leur autorité aux yeux des soldats.

On ne peut nier toutefois que l'exécution de maréchaux et autres hautes personnalités militaires, sans parler de l'affaiblissement du haut commandement, vont à l'encontre de ces mesures.

Ces repressailles ont eu pour résultats d'après le même « Gringoire » que « Sur 4.000 officiers supérieurs, plus de la moitié ont disparu, la plupart du temps supprimés sans qu'on ait pris la peine d'annoncer leur arrestation ou leur exécution. Le sort des officiers subalternes ne fut pas plus enviable. Sur 18.000 officiers, du district militaires de la Russie Blanche, 9.000 subirent le même sort que leurs supérieurs. Dans la seule ville de Kiev, sur 900 officiers d'un corps d'armée, 500 furent exécutés ou emprisonnés ».

Mais en dehors de la qualité et du nombre, la question du pays dans lequel se trouve cette armée joue un rôle très important.

L'insuffisance des lignes de chemins de fer, des routes, des voies fluviales, des autostrades, la pénurie des transports automobiles rendent tout mouvement de troupes en Russie, les premiers mois de la guerre, particulièrement difficile. Il en résultera un retard dans le renforcement du front où se déroulent les opérations militaires toute concentration importante de forces militaires devenant difficile. « La nature et l'histoire, dit Trotski, ont attribué à l'U.R.S.S. des frontières ouvertes à 10.000 kil. l'une de l'autre, avec une population espacée. » De fait, l'un des plus grands ennemis de la Russie c'est la distance.

En dehors de la qualité de l'armée et de sa préparation technique, un rôle non moins important pour me-

ner à bien une guerre est joué par la situation économique du pays ; d'elle dépend la victoire au même titre que la défaite.

« Mais la nature et les hommes, dit Trotski, ne font que donner la matière première de la guerre. Le potentiel militaire dépend, avant tout, de la puissance économique de l'Etat ».

Et plus loin :

« L'U.R.S.S. reste pourtant un pays arriéré. Le bas rendement du travail, la médiocre qualité de la production, la faiblesse des transports ne sont compensés que partiellement par l'étendue, les richesses naturelles et les populations. En temps de paix, la mesure des forces économiques de systèmes sociaux opposés peut être différée pendant longtemps, mais pas à jamais, par des initiatives politiques et principalement par le monopole du commerce extérieur. En temps de guerre, l'épreuve est directe, sur les champs de bataille. De là le danger. »

Trotski oublie qu'il est encore un facteur désavantageux, dans la réalité soviétique : ce sont les divergences intérieures, divergences d'ordre national.

Qu'on n'oublie pas que la guerre ne se fait pas seulement avec la technique, la science, le facteur économique, mais aussi avec la matière humaine. Sous ce rapport, l'Union soviétique occupe une position des plus désavantageuses. Les relations entre les autorités et la population sont bien différentes de celles que nous voyons dans les autres pays.

Il est encore une question qu'on est en droit de se poser : l'idée de défendre l'Etat soviétique a-t-elle pénétré dans l'âme et le sang de ses

habitants, et peut-on espérer, au cours d'une guerre, qu'un élan de patriotisme, de sentiment élevé du devoir pour la défense du pays se feraient jouer ? — Nous savons seulement que l'armée rouge, comme toute autre armée, est composée d'éléments recrutés au sein de la société, qu'elle est détachée, ainsi qu'un morceau de chair de l'organisme commun des peuples qui constituent l'U.R.S.S. Cette armée reflète donc l'état d'esprit du pays et, ainsi que sa population, souffre de la même maladie ; ces souffrances augmentent en connexion avec la hausse de température. Nul n'ignore ces souffrances, pas plus que cet état d'esprit. Dans ces conditions l'Union soviétique peut-elle espérer une heureuse issue de la guerre ? Trotski, le créateur et organisateur de l'armée rouge ne le croit pas.

« Peut-on espérer, dit-il, que l'U. R.S.S. sortira de la prochaine guerre sans défaite ? Répondons nettement à une question posée en toute netteté : Si la guerre n'était qu'une guerre la défaite de l'U.R.S.S. serait inévitable. Sous les rapports de la technique, de l'économie et de l'art militaire, l'impérialisme est infiniment plus puissant que l'U.R.S.S. »

Point n'était besoin de faire un gros effort pour que Trotski en arrive à cette conclusion. Le faible niveau de la culture, le retard de la technique, la médiocrité des transports, le mauvais armement, la situation embarrassée des finances sont autant de facteurs qui inclinent vers un échec de la Russie soviétique en cas de guerre. Le malheur le plus grave, pour l'Etat soviétique, est, nous l'avons dit, les divergences qui se manifestent à l'intérieur. Il ne faut pas oublier que 55 % de la population de l'Union soviétique sont constitués par les non-russes tels que Caucasiens, Ukrainiens, Turkestaniens, Idel-Ouraliens, etc., que tous ces peuples n'attendent qu'une occasion pour se libérer du joug moscovite et pour rétablir leur indépendance perdue. A cela il convient d'ajouter l'hostilité des rapports entre la population russe et les autorités.

En présence de telles conjectures on peut dire que si la guerre est inévitable, on doit aussi prévoir la tempête à l'intérieur de la Russie.

La défaite et la dislocation de l'Etat soviétique apparaissent dès lors comme une réalité.

Dr MIR - YACOUB.

Le problème ukrainien et le danger communiste

Le Président du Conseil des ministres et ministre des Affaires étrangères de la République Démocratique Ukrainienne, M. Viatcheslav Prokoptch a présenté un mémoire aux Gouvernements signataires du pacte anticommuniste, dans lequel il expose le problème ukrainien en connexion avec le danger communiste. Il en sera donné le contenu :

Le Gouvernement national ukrainien est heureux de constater que la politique de ferme défense contre le danger du communisme moscovite-international, inaugurée par le pacte anti-Komintern, est parfaitement conforme à ses propres désirs. Il répond également aux appels qu'il n'a cessé d'adresser au monde civilisé depuis bientôt vingt ans, en dénonçant les agissements du Komintern sur le plan international et les horreurs du régime sanglant pratiqué à l'intérieur de l'URSS. Il se réjouit du fait que l'adhésion audit pacte est ouverte aux autres Etats et il espère que, toujours plus nombreux seront ceux qui comprendront la nécessité de combattre le danger commun et d'organiser une paix durable, basée sur la compréhension mutuelle et sur le respect de l'égalité entre les nations.

Cette œuvre de collaboration entre les nations ne saurait s'accomplir si on ne prend en considération le problème de l'Est européen, et celui de l'Ukraine en particulier. Environ trente cinq millions d'Ukrainiens ont été incorporés de force à l'URSS, mais ils n'ont pas renoncé et ne renonceront jamais à la lutte contre l'invasion moscovite et à leur désir inébranlable de rétablir l'Etat in-

dépendant ukrainien. Par cette lutte incessante contre la barbarie moscovite et par toute son histoire, l'Ukraine a prouvé qu'elle se range du côté de l'ordre, du droit et de la civilisation et non de celui de l'anarchie, de l'arbitraire et de la destruction venant de Moscou.

Du 9^e au 13^e siècle, l'Ukraine fut un Etat puissant, connu sous le nom de « Grande Principauté de Kiev », qui entretenait des relations suivies avec l'Europe Occidentale. Sa mission toute particulière était d'être le rempart de la civilisation contre l'invasion de la barbarie. C'est à la suite de la lutte contre les plus redoutables des envahisseurs, les Tartares, que l'Ukraine perdit momentanément son indépendance, pour la retrouver au 17^e siècle sous la conduite de l'Hetman Bohdan Chmelnitzky. Mais l'Ukraine, ayant dû soutenir une guerre prolongée contre ses voisins de l'Ouest et de l'Est, était trop affaiblie pour pouvoir vaincre un nouvel ennemi : Moscou. Ce dernier, à peine civilisé, surgissant de ses forêts et de ses marécages, inaugura sa politique d'impérialisme brutal qui dure encore de nos jours. Après de longues guerres, c'est le czar Pierre, tant fêté à présent par les soviets comme fondateur de l'empire

russe, qui brisa la force défensive de l'Ukraine, transformée par la suite, malgré une résistance héroïque, en une simple province russe.

Mais l'Ukraine, sous la domination moscovite, ne renia nullement son idéal de liberté. Le mouvement ukrainien se développa au 19^e siècle, surtout dans le domaine culturel, affirmant ainsi le caractère national distinct du peuple ukrainien. A la fin du 19^e et au commencement du 20^e siècles, les Ukrainiens eurent la force suffisante pour présenter des revendications politiques et pour entreprendre un vaste travail révolutionnaire contre la domination des oppresseurs moscovites. Mais c'est la révolution de 1917 seulement, dans laquelle les Ukrainiens, voulant abattre l'odieuse domination de la Russie tsariste jouèrent un rôle actif, qui créa des circonstances propices à la réalisation des revendications de l'Ukraine.

Le 22 janvier 1918, la Rada Centrale, premier parlement de l'Ukraine libre, proclamait l'Etat indépendant ukrainien — République Démocratique Ukrainienne — réalisant ainsi les aspirations millénaires de la nation ukrainienne tout entière. Nombreux furent les Etats qui reconnurent la République ukrainienne ; citons l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie, la Bulgarie, (ces quatre dernières par le traité de Brest-Litovsk), la Pologne, la Finlande, la Lettonie, l'Argentine et la Russie soviétique.

Mais le jeune Etat ukrainien ne pouvait pas se consacrer en paix à la reconstitution de sa vie nationale, désorganisée par le désordre révolutionnaire et les excès des troupes russes qui traversaient le territoire

de l'Ukraine après avoir abandonné le front. Le gouvernement soviétique de Moscou, après avoir reconnu explicitement la République ukrainienne, ouvrit cependant, et sans déclaration de guerre, les hostilités contre cette dernière, tandis que des agents communistes, à l'intérieur de l'Ukraine se livraient à une active propagande bolcheviste.

La guerre contre la Moscovie soviétique, avec ses alternatives diverses, dura trois ans. Pendant ce temps, l'Ukraine fit des efforts surhumains pour repousser l'invasion bolchéviste. C'est bien du fait de sa résistance que le gouvernement de Moscou ne put réaliser son projet d'entrer en contact direct avec Béla Kuhn, le tyran rouge de la Hongrie. Mais l'Ukraine ne put se sauver elle-même.

Tandis qu'il luttait contre Moscou la Rouge, le Gouvernement national ukrainien se vit également attaqué par les armées blanches de Dénikine qui combattaient avant tout pour l'unité de l'ancien empire russe. Le général Dénikine était puissamment aidé par la France et par l'Angleterre, tandis que l'Ukraine, n'ayant obtenu aucune aide, privée de munitions, de médicaments et d'équipements, avait été occupée par les armées de Moscou la Rouge. Il convient de souligner que ce n'est pas à cause de la prétendue bolchévisation des masses populaires ukrainiennes, comme le prétendent mensongèrement les Soviets, mais uniquement à cause du manque de moyens techniques, que l'Ukraine succomba dans la lutte.

Ainsi l'Ukraine libre fut la première victime du Komintern et de son agent, le gouvernement soviéti-

que de Moscou, dont le but était la création d'une tyrannie communiste universelle au moyen d'une « révolution mondiale ». Le même sort d'ailleurs fut réservé à d'autres Etats indépendants, tels que les républiques du Caucase, les Cosaques du Don et du Kouban, etc. tous furent attaqués et envahis par les armées moscovites. La Pologne, la Finlande et les Etats baltes n'échappèrent qu'à grand'peine à l'invasion du Komintern.

Le chef de l'Ukraine ressuscitée, Simon Petlura, Président de la République et Ataman en chef de l'armée, qui fut le vrai héros de la lutte épique de l'Ukraine nationale, dut se réfugier à l'étranger. Il le fit après avoir épuisé toutes les possibilités de lutte, et cela pour sauvegarder les restes de l'armée ukrainienne et pouvoir se regrouper afin de reprendre de nouveau une lutte active contre l'envahisseur moscovite. Petlura, suivi du gouvernement légal de la République Ukrainienne, continua à l'étranger l'œuvre de la libération de l'Ukraine. C'est en raison de son incessante activité qu'il fut tué à Paris en 1926 par un juif communiste, agent de Moscou.

Mais le Gouvernement national ukrainien, tout en déplorant la douloureuse perte de son chef bien-aimé, n'abandonna pas la lutte. D'après la loi constitutionnelle, le président du Conseil des ministres, André Livitzky, est devenu le successeur de Simon Petlura, et c'est sous sa direction que le Gouvernement de l'Ukraine continue son action pour la libération de la patrie.

Le principal appui dans la tâche du Gouvernement national ukrainien, qui a le grand et difficile de-

voir de représenter les vraies aspirations de l'Ukraine opprimée par Moscou, c'est l'attitude du peuple ukrainien qui, sous la terreur sanglante des soviets, ne cesse de lutter contre ses oppresseurs.

Le régime soviétique a surpassé toutes les horreurs connues jusqu'à présent, de la domination moscovite; il a créé des formes d'oppression si terribles qu'il n'en a probablement jamais existé de semblables dans l'histoire de l'humanité. Ce régime inhumain est surtout marqué par la destruction de la morale, de la vie familiale, de la religion et par l'exploitation effroyable des masses populaires. Les intellectuels persécutés, les ouvriers attachés à leurs usines et travaillant dans des conditions pénibles et insalubres, les paysans soumis au régime forcé de la collectivisation, bref tous les citoyens non-communistes, c'est-à-dire les 99 % de la population, sont devenus de simples esclaves. Cette situation est particulièrement pénible pour l'Ukrainien qui, par tradition séculaire, est propriétaire individuel et, contrairement au Moscovite n'a jamais connu la propriété collective (le mir).

Cet abject régime n'a pu se maintenir que grâce à une terreur sans exemple, propagée par les bourreaux du Guépéou, gens bien payés et bien nourris aux ordres du Komintern, qui se recrutent parmi les pires éléments criminels de diverses nations. La terreur s'abat, avec toute son horreur, avant tout, sinon exclusivement, sur les nations non-russes qui, contrairement au peuple moscovite soumis et docile, opposent une résistance farouche à l'oppression des communistes moscovites.

En ce qui concerne l'Ukraine, il

suffit de signaler quelques faits, tels que les insurrections en masse des paysans qui durèrent jusqu'en 1925, les complots incessants dont le plus connu est celui de l'organisation clandestine, l'« Union pour la libération de l'Ukraine », en 1929, qui préparait le rétablissement de la République Démocratique Ukrainienne par un soulèvement général. La résistance contre Moscou gagna même les communistes, d'origine ukrainienne (les commissaires Choumsky, Skrypnik et autres), mais elle est surtout tenace, quoique peut-être moins frappante pour l'étranger, au sein des masses populaires dirigées par les patriotes qui ont jusqu'à présent échappé aux persécutions du Guépéou. La presse soviétique a toujours signalé les révoltes et les soulèvements, les attentats isolés contre les chefs communistes ou les institutions soviétiques, etc. Mais combien nombreux sont les faits sur lesquels la presse soviétique, pour des raisons de prestige, garde le silence.

Cette résistance héroïque coûte très cher au peuple ukrainien. C'est par dizaines de milliers que les intellectuels, les ouvriers et les paysans ukrainiens sont fusillés, déportés dans le bagne infect des Solovki, ou embrigadés pour l'accomplissement de travaux forcés, tels que la construction de canaux fluviaux et autres. Ce sort fut, entre autres, réservé à la majorité des prêtres de l'église orthodoxe autocéphale ukrainienne qui, accusée d'être « le bastion du nationalisme ukrainien », fut persécutée et supprimée. Pendant la période des insurrections paysannes ou celles de la collectivisation forcée de l'agriculture, des régions entières furent dévastées : des villages incen-

diés et la population fusillée ou déportée hors de l'Ukraine. Pendant la famine de 1933, organisée expressément par les organes bolchévistes pour briser la force défensive de la population, environ trois millions et demi d'Ukrainiens furent emportés.

Le terreur a encore repris ces derniers temps. Plusieurs fois déjà, les Soviets ont triomphalement annoncé l'écrasement de la « contre-révolution ukrainienne », mais ce sont toujours de nouveaux « pétluriens nationalistes » qui sont persécutés et exterminés.

Moscou a fait beaucoup de bruit autour de la promulgation de la nouvelle constitution de l'URSS, « la plus démocratique du monde », qui maintient sur le papier l'existence de la République Ukrainienne et d'autres encore en leur donnant le « droit » de sortir de l'Union, alors qu'en vérité, elle subordonne complètement les peuples non-russes au pouvoir despotique de Moscou. Actuellement, c'est par un grand coup d'éclat que les bolchéviks annoncent les résultats des élections « libres » au « parlement » soviétique, qui se sont cependant déroulées dans une atmosphère de terreur inouïe. En vérité, de pareils faits ne sont que des farces sinistres destinées à tromper l'opinion publique mondiale.

C'est un tel régime de barbarie, de terreur et de destruction que les « libérateurs » moscovites se préparent à donner au monde par l'intermédiaire des menées subversives du Komintern. Malheureusement, le danger mortel que constitue pour la civilisation l'activité du communisme moscovito-international, n'est pas encore compris de tous. Cependant, les révoltes, les attentats, les complots,



organisés et subventionnés par le Komintern dans le monde entier, sont sans nombre. Actuellement, les exemples les plus frappants et les plus tragiques de cette activité criminelle sont fournis par l'Espagne et l'Extrême-Orient.

D'autre part, il n'y a aucun doute que le Komintern et le gouvernement rouge de Moscou ne constituent que les deux faces d'un seul organisme. C'est donc le gouvernement de Moscou qui est responsable en dernier lieu de tous les troubles, fomentés par le Komintern.

Le Gouvernement national ukrainien a toujours insisté sur le fait que l'activité subversive du Komintern ne cessera tant que derrière lui se trouvera Moscou avec toutes les ressources de l'immense empire soviétique. Pour faire disparaître le danger du communisme international, il faut donc en premier lieu supprimer les forces vitales de cet organisme et le soutien qui lui sont apportés par l'URSS.

Il faut souligner le fait que s'occuper du sort de l'URSS ne représente nullement une ingérence dans les affaires intérieures d'un Etat : l'existence même de l'URSS est un problème essentiellement international, puisque cette dernière n'a aucun droit d'étendre sa souveraineté sur les territoires de l'Ukraine, du Caucase, du Turkestan et des autres peuples non-russes, qui possédaient leurs Etats indépendants avant l'agression moscovite. Or, c'est précisément par l'occupation et l'exploitation impitoyable des riches pays non-moscovites que le gouvernement rouge de Moscou trouve les moyens financiers pour subventionner les agents du Komintern dans le monde entier,

pour développer une puissante industrie de guerre et entretenir l'armée rouge, destinée à soutenir les perturbateurs communistes à l'étranger lorsque l'heure de la « révolution mondiale » sonnera. Ainsi, par un tragique concours de circonstances, le peuple ukrainien, affamé et maltraité, et, ainsi que lui, les autres peuples opprimés, doivent donner leurs biens pour l'œuvre destructrice de leurs pires ennemis. Quoi qu'il en soit, ce sont les Ukrainiens qui constituent une force anticommuniste à l'intérieur de l'URSS, eux qui opposent une résistance opiniâtre à leurs oppresseurs et qui sont prêts à recommencer, au moment propice, la lutte armée contre la Moscovie.

Le rétablissement des Etats indépendants subjugués par Moscou briserait automatiquement la force expansive du communisme. Moscou, refoulée dans ses frontières ethniques, ne serait plus capable de poursuivre sa politique d'agression. Une telle solution du problème de l'Est européen serait non seulement une œuvre de légitime défense du monde entier contre le danger du communisme destructif, mais aussi une œuvre de justice rendue aux nations opprimées par Moscou.

D'autre part, il est évident que la disparition de l'URSS apporterait non seulement l'apaisement politique sur le plan international, en écartant les auteurs de troubles sociaux et de dissensions entre les nations, mais elle contribuerait également, dans une grande mesure, au rétablissement des rapports normaux dans l'économie mondiale. L'exclusion de la sixième partie du globe terrestre des échanges commerciaux

normaux a été la principale cause de la crise économique mondiale. Les Soviets, en appliquant le système du travail forcé et en imposant en général un niveau de vie extrêmement bas, tout en exigeant un travail démesurément prolongé, ont pu soutenir la politique du dumping économique, ce qui a causé de graves préjudices à l'économie des autres Etats. L'étranger ne peut donc pas effectuer, dans des conditions normales, l'importation des produits de l'URSS. D'autre part, l'appauvrissement actuel de la population en URSS prive les industries étrangères de cet immense débouché pour leurs produits. Il faut aussi relever que les ressources de l'empire soviétique sont destinées non à une loyale collaboration internationale dans le domaine économique, mais à l'alimentation des caisses des sections du Komintern.

En luttant avec une fermeté inébranlable contre le communisme moscovito-international, le Gouvernement national ukrainien doit cependant s'opposer à l'idée, répandue par certains milieux, que le problème de l'apaisement de l'Europe et du monde sera résolu par le seul changement du régime politique de Moscou, sans la séparation de la Russie d'avec les nations non-russes. Rien de plus faux ! Le gouvernement soviétique ne fait que continuer le traditionnel impérialisme moscovite, en trouvant dans le Komintern et dans l'idée de la « révolution mondiale » un instrument habile pour sa politique étrangère et sa soif d'agrandir ses possessions, tout comme le panslavisme était l'instrument de la politique des gouvernements tzaristes. Une grande Russie — « une et indivisible » — quel que soit son

régime intérieur, ne renoncera jamais à l'agression contre les autres nations ; elle continuera sa politique de provocation et d'ingérence dans les affaires de l'Europe Centrale, dans les Balkans, dans la Baltique, en Asie Centrale, en Extrême-Orient, etc. Ainsi, l'insécurité et le danger de guerre ne seront nullement écartés, ils continueront à troubler la paix du monde.

L'Ukraine a prouvé sa volonté inébranlable de devenir libre ; elle continuera la lutte jusqu'à la réalisation de son but : l'indépendance complète, sans aucune limitation de quelque côté que ce soit. Après le rétablissement de son Etat indépendant, elle sera prête à vivre en paix avec tous les Etats étrangers et s'adonnera avec joie à l'œuvre d'apaisement moral, de reconstruction économique et politique de l'Europe et du monde, réservant son amitié aux nations qui lui ont montré leur compréhension et leur sympathie aux temps les plus durs de son histoire.

Le peuple ukrainien est prêt à faire toujours de nouveaux sacrifices pour la liberté de la patrie. Il est sûr de ses forces et de la victoire finale. Mais en luttant contre l'oppression moscovite pour sa propre cause nationale, il se permet d'avoir ce fier sentiment : de lutter en même temps pour la cause commune du monde, pour la défense de la civilisation contre la barbarie et la destruction que prépare Moscou.

C'est pourquoi, le Gouvernement national ukrainien espère trouver dans le monde civilisé la compréhension et l'appui moral nécessaires pour continuer la lutte. La conclu-

sion du pacte anticomuniste dont il a été ici question, accroit les espoirs du Gouvernement ukrainien. Cela prouve que le monde commence à organiser une défense commune

contre le danger moscovite. L'Ukraine libre de demain apportera son aide à l'achèvement du triomphe de la civilisation.



Le chaos économique en U.R.S.S.

La grave crise politique qui secoue l'U.R.S.S., a mis l'économie du pays dans un état tout à fait chaotique. La corrélation entre ces deux domaines est évidente : les milliers de camarades exécutés, destitués ou arrêtés ne font que faire ressortir davantage la suspicion de Staline et de son entourage envers la presque totalité de la haute administration soviétique, d'une administration qui, du reste, n'a jamais été à la hauteur « technique » de sa tâche. Les résultats de la grande « épuration » en U.R.S.S. ont eu, comme répercussion immédiate, un affaiblissement de la valeur combative de l'armée rouge et, par conséquent, un fléchissement de la politique étrangère des Soviets. En même temps, le changement de régime et la relève de la vieille garde bolchéviste par les jeunes de la génération « stalinienne » ont plongé l'organisme complexe de l'économie soviétique dans un chaos indescriptible. La réalité des choses est très loin des vantardises primitives dont se régalaient les Soviets à l'occasion du vingtième anniversaire de leur prise du pouvoir et après la prétendue réalisation du second plan quinquennal.

Le tableau ci-dessous nous donne les chiffres comparatifs de la superficie et de la production agricole d'avant guerre et celles de 1928, 1932, 1935, 1936 et, partiellement, de 1937.

Ce tableau assez éloquent par lui-même se passe de commentaires. Qu'il nous soit seulement permis de souligner un fait de toute première importance : le fléchissement de la vie économique en U.R.S.S., vers la fin de 1936 et au commencement de 1937, est dû non seulement aux fautes d'organisation et à l'insuffisance du personnel, mais aussi à l'insuffisance de la nourriture. L'ouvrier industriel ou agricole, mal nourri, n'a pu fournir l'effort qu'on lui avait demandé. Le gouvernement a continué à stocker le blé, comme réserve alimentaire en cas de guerre, et cela malgré la mauvaise récolte de 1936. Si la récolte de 1937 a été très bonne, le rendement par hectare est resté, quand-même, insuffisant : pour éviter une sous-alimentation de la population soviétique un rendement, supérieur à 10 quintaux par hectare est absolument nécessaire. Les pertes très élevées de la récolte du blé en U.R.S.S. sont aussi à éviter : elles se chiffrent à plus de 20 % alors qu'elles devraient être inférieures à 10% ! Signalons encore que des fau-

L'AGRICULTURE SOVIÉTIQUE :
Superficies ensencées et production.

	en	1937	1936	1935	1932	1928	1913
Superficie agricole totale	millions d'hectares	—	—	132, 8	134, 4	113, 0	105, 0
Production des céréales	millions de tonnes	100,1	69, 3	82, 8	69, 9	73, 3	81, 6
Production moyenne à l'hectare	quintaux métriques	9,62	6, 7	8, 0	7, 0	6, 5	8, 0
Superficie en céréales	millions d'hectares	103, 9	—	103, 4	99, 7	92, 9	94, 4
Superficie en coton	"	2,09	2,07	1,95	2,17	0,97	0,69
Superficie en lin	"	—	2,15	2,11	3,15	1,74	1,40
Production en lin	millions de tonnes	—	501	548	498	345	510

tes graves ont été commises dans le domaine de la motoculture : les machines agricoles n'ont pas été réparées, des pièces de réchange n'ont pas été fournies, la campagne « mécanique » n'a pas été préparée, aussi bien en ce qui concerne la récolte de 1937 que l'ensemencement printanier de 1938.

D'après le communiqué officiel que le Conseil des Commissaires du Peuple et le Comité Central du parti communiste ont publié au sujet de la préparation des semailles, il ressort que, jusqu'à la fin de 1937, 13 % seulement du plan des réparations des tracteurs mécaniques ont été effectués. Par conséquent, 87 % des tracteurs en réparation sont encore inutilisables. Le pourcentage des tracteurs réparés est encore plus petit pour les régions suivantes : en Géorgie 6 %, au Tadjikistan — 7 %, dans la province de Rostov — 11 %, et le record minimum est détenu par la province Tchetchéno-Ingouche — avec 3 % !

Toujours d'après le communiqué, les tribulations de l'agriculture soviétique au seuil de 1938 ne se bornent pas seulement à l'insuffisance de la motoculture. Ce sont les grains qui manquent : les collectives et les domaines d'Etat ne disposent que de 76 % des grains qui leur seraient nécessaires pour exécuter le plan. La qualité d'une grande partie des semailles laisse également beaucoup à désirer. Tout cela ne doit pas nous surprendre, si nous nous rendons compte, qu'en 1937 les paysans ont été obligés de « vendre » leur blé à l'Etat au prix de 1 rouble 60 kopeks par quintal et, qu'en même temps, il faut payer de 260 à 400 roubles une paire de bottes de médiocre qua-

lité, que l'Etat vend le pain aux habitants des villes à raison de 1 rouble 20 kopeks par kilogramme...

Nous avons donc vu que l'agriculture, qui reste l'économie de base de l'U.R.S.S., se trouve dans un état déplorable et cela malgré l'excellente récolte de 1937. Voyons un peu maintenant ce qui se passe dans l'industrie

Il n'existe pas de statistiques officielles quant à la production industrielle la plus récente. Cela prouve que même la vantardise soviétique, devenue proverbiale, n'a rien pour mettre en vedette. Le changement récent d'organisation de l'industrie lourde, divisée maintenant entre les deux commissariats : de l'industrie lourde proprement dite et de la construction des machines — démontre du reste, très clairement que la gestion antérieure n'était pas bonne.

En ce qui concerne la production de la fonte et de l'acier, l'U.R.S.S. occupe la seconde place en Europe, après l'Allemagne. Dans les premiers neuf mois de 1937 la production de la fonte a atteint 88,6 % du plan, la production de l'acier — 85,3 % et celle des laminés — 83,7 % du plan prévu. Les causes de cette sous-production sont les suivantes : Une bonne partie des usines ne travaille pas, soit du fait que les machines n'ont pas été remises en état de travailler, soit qu'il manque de matières premières; ajoutons que le pourcentage des déchets reste toujours très grand. Dans les usines de Voïkov, par exemple, 39 % des installations ne travaillent pas; à Kouznietsk 35,3%. Dans l'industrie « légère » nous observons des processus analogues : pendant les premiers neuf mois de 1937 le

rendement de l'industrie cotonnière a augmenté de 8,4 % au lieu de 21% (par an !) prévue par le plan...

L'évolution de l'économie soviétique se dessine très clairement si l'on examine les chiffres du commerce extérieur de l'U.R.S.S. Pendant les premiers huit mois de 1937, par rapport à ceux de la même période de 1936 — le commerce extérieur de l'Union soviétique a augmenté de la façon suivante :

	8 mois de 1937	8 mois de 1936
	en millions de roubles	
Exportations	1.017	876
Importations	913	899

Il faut tenir compte, toutefois, de l'augmentation des prix mondiaux, surtout pour l'exportation. Si, la valeur des exportations a augmenté, leur nombre a diminué : l'U.R.S.S. par exemple a exporté en 1937 moins de bois qu'en 1936, mais pour plus d'argent. La diminution des exportations de pétrole se chiffre par 36 mille tonnes. Les seuls produits fabriqués exportés par les Soviets sont les cotonnades pour 50,2 millions de roubles en 1937, contre 37,5 millions en 1936) les tracteurs et voitures automobiles pour 18 millions de roubles en 1937, contre 2 millions seulement en 1936.)

Parmi ces importations on voit surtout des machines, des outils et des matières premières industrielles. Si l'importation des machines-outils est passée de 94 millions de roubles en 1936, à 83 millions de roubles en 1937, c'est à dire une diminution de 11 millions de roubles, la rubrique « autres machines » a passé, pendant la même période, de 30 à 55 millions de roubles, c'est à dire qu'elle a augmenté de 25 millions.

Les statistiques du commerce ex-

térieur soviétique deviennent tout à fait révélatrices en ce qui concerne les importations des métaux, car elles démontrent, d'une façon implicite, la faillite de la production minière de l'U.R.S.S. Voici du reste la valeur des importations de quelques métaux :

	1937	1936
	en millions de roubles	
Cuivre	76	30
Plomb	18	10
Etain	54	34
Nickel	25	25

Vu la hausse des prix mondiaux des métaux, ces chiffres ne représenteraient rien d'impossible... pour tout autre pays que l'U.R.S.S. qui s'enorgueillit, à juste titre de ses richesses minières. Donc : aveu complet de l'incapacité d'exploiter les gisements russes ! Il n'est pas sans intérêt de connaître les principales directions que prend le commerce extérieur soviétique. Les principaux clients de l'U.R.S.S. furent en 1937: la Grande-Bretagne (pour 292 millions de roubles), les Etats-Unis (92), l'Espagne (83 !) et l'Allemagne (73). Les principaux fournisseurs furent : l'Allemagne (pour 172 millions de roubles), les Etats-Unis (166), la Grande-Bretagne (136) et les Pays-Bas (64).

Le second plan quinquennal proclamait, comme but, le relèvement du niveau de vie de la population soviétique. Ce but, prétendent les dirigeants, a été atteint, car « les prix ont diminué ». Erreur grossière ! On a tout simplement comparé les prix libres kolkhoziens de 1932 avec les prix « d'Etat » de 1937, sans tenir compte des réductions qui, dans le temps, étaient prévues pour les ouvriers industriels, leurs « païok's »,

les cartes donnant droit à des prix réduits et qui n'existent plus depuis 1935 etc. etc. D'après les recherches, effectuées par le professeur Prokopovitch de Prague, la capacité réelle d'achat des produits alimentaires de première nécessité se chiffrait d'achat de produits alimentaires de première nécessité se chiffrait, à la fin de 1937, pour un ouvrier industriel en U.R.S.S. à 46,7 % de sa capacité d'achat de 1932. Tel est le chemin parcouru et les efforts « réalisés »...

Je m'en voudrais de finir cet article, sans toucher à une question d'actualité brûlante et qui reste en rapports étroits avec toute la structure économique du pays. Je veux parler du problème démographique dont je voudrais dire quelques mots ou plutôt, des dessous du décret sensationnel du Conseil des Commissaires du Peuple de l'U.R.S.S., paru dans les journaux soviétiques du 26 septembre 1937. Ce décret, en parlant du recensement général de la population de l'U.R.S.S. qui eut lieu le 6 janvier 1937 — recensement, dont les résultats n'ont pas été publiés et ne le seront jamais, disait ce qui suit »... Des infractions graves au règlement ayant été commises au cours du recensement et les résultats de celui-ci ayant été reconnus

défectueux, un nouveau recensement sera effectué en janvier 1939. »

Il semble que le recensement ait donné un nombre d'habitants, inférieur de 9 à 10 millions aux prévisions qui avaient été faites en se basant sur le dernier recensement de 1926 et en tenant compte de l'augmentation naturelle de la population, évaluée à 2% par an. Les résultats du recensement de 1937 — quelle lourde accusation ! — auraient confirmé que la famine de 1932/33, la collectivisation forcée de la campagne, etc. ont coûté au pays près de 10 millions de vies humaines !

Souvenons-nous que le recensement de 1926 a porté sur 147 millions d'habitants. En tenant compte des 2 % d'augmentation naturelle par an, la population de l'U.R.S.S. devrait atteindre 180 millions en 1937. Or, d'après la « Pravda » et les « Ivestia » du 12 octobre 1937, le nombre de circonscriptions électorales créées en vue des élections au Conseil Suprême de l'U.R.S.S., à raison de 300 mille habitants par circonscription, serait de 569. Cela donne un chiffre global de 170.700.000 habitants, soit une différence de 9 millions 300.000 personnes. Tel est le chiffre des « manquants » !

Jean CHARLET.

Ce qui se passe en Azerbaïdjan

Au mois de mai de l'année dernière avait lieu à Bakou, le 22-me Congrès du parti communiste d'Azerbaïdjan et en septembre, le 13-me Congrès des Soviets. A ces deux Congrès des communistes marquants et

des commissaires respectables tels que Sultan Medjid Effendi Zadé, Hamid Sultanov, Agaverdiev, Kadirli et bien d'autres furent accusés de « déviation nationale » et de « nationalisme-bourgeois ».

Le Congrès communiste confia au Comité Central du parti d'Azerbaïdjan de s'occuper sérieusement de ces personnages et de les châtier comme il convenait en pareil cas.

La toute puissante institution du Guépéou dans l'Azerbaïdjan occupé par les bolcheviks, sous la direction de Baguirov, digne élève de Staline et de Yéjov, se mit en devoir d'épurer l'appareil de parti. L'épuration commença non d'en haut, mais des rangs inférieurs du parti. M.M. Effenzi Zadé, Rouhoulla Akhoundov, Moussabekov, Dadach Bouniat Zadé, Haïdar Vezirov, Seferov, Khanboudagov, Rahmanov, Tagui Chahbazov, Kanbaï Vezirov et quelques autres, accusés de déviation et de nationalisme, ne furent pas tout d'abord inquiétés. L'épuration commença à Chemakha, dans la section du parti où l'on découvrit les conspirateurs qui préparaient un soulèvement contre le pouvoir soviétique et la séparation de l'Azerbaïdjan, d'avec l'Union soviétique. Beaucoup furent fusillés et dans le nombre, Hamid Sultanov qui, des années durant, avait été commissaire à l'intérieur d'Azerbaïdjan pour recevoir ensuite en fief, l'arrondissement de Chemakha.

Cette nomination fut pour lui une disgrâce, mais une fin plus triste l'attendait, une fin en tout semblable à celle que les bolcheviks préparent à tous ceux dont la plus petite divergence les sépare ou simplement finissent par déplaire à Moscou. Les autres furent condamnés à des peines allant de 8 à 20 ans de travaux forcés. Le journal *Kommunist* donne le compte rendu du procès. Sans entrer dans les détails, nous disons simplement que les accusés firent tous

les aveux possibles. Ils avouèrent même avoir préparé un soulèvement armé contre le pouvoir soviétique en Azerbaïdjan. Ils reconnurent être en liaison avec des organisations géorgiennes et arméniennes de même caractère, etc.

Il en fut ici comme il en avait été à Moscou. D'anciens commissaires, d'anciens piliers du régime, accusés d'abominables crimes, firent des aveux complets, ce qui leur valut un châtiment exemplaire.

Mais le Guépéou ne s'en tint pas là ; l'enquête fut poursuivie ailleurs et l'on découvrit une conspiration, en tout semblable, là où on voulut bien la trouver. C'est ainsi qu'on apprit qu'à Karadonlou, existaient également des éléments « bourgeois-nationalistes », aussi le *Kommunist* du 4-10-37 exigea-t-il qu'une enquête fût faite, et que les coupables fussent punis.

Une semblable affaire fut aussi montée à Cheki (*Kommunist*, 8-10-37) où, d'après ce journal se trouvaient des éléments nationalistes. Le lendemain, ledit journal découvrait une conspiration à Guedabek.

Ainsi qu'on peut le voir, les communistes pourchassent leurs confrères partout, sur toute l'étendue du territoire soviétique, et l'on ne voit pas la fin de ces fusillades. Pour nous, la question présente de l'intérêt, attendu qu'une fois de plus, elle montre que le pouvoir soviétique est bien l'héritier du régime tsariste et de sa politique dans les confins du pays.

Il est fort possible que les communistes d'Azerbaïdjan, étaient mécontents de l'immixtion par trop brutale de Moscou dans les affaires intérieures du pays, mais cela ne leur

donnait pas le droit d'élever la voix, et c'est ce qui explique que la main de Moscou s'abattait chaque fois sur leur tête. Moscou a besoin d'un appareil d'Etat et de parti dans les pays occupés qui lui soit soumis. Chaque ombre d'opinion personnelle est considérée comme l'indice d'un éloignement de la ligne principale du parti, comme une « diversion ».

L'affaiblissement des forces azerbaïdjanaises en général est l'une des tactiques du pouvoir bolchevik moscovite. A ce point de vue, il n'est pas sans intérêt de connaître certains petits détails qui, réunis, forment un ensemble suffisant pour comprendre la politique des Soviets.

On sait que la Constitution « la plus démocratique du monde » donne aux usurpateurs, les droits les plus larges, avec cependant, une petite réserve... Seuls peuvent être candidats ceux qui auront été présentés par le parti communiste... et cela suffit pour montrer ce que comportent ces droits, « les plus larges ».

En tant que « république indépendante faisant partie sur un pied d'égalité avec les autres républiques fédérées de l'U.R.S.S., l'Azerbaïdjan doit avoir des représentants au Conseil, dit des Nationalités. Le journal *Kommunist* du mois de novembre 1937 donne une liste de ces représentants qui, pour l'Azerbaïdjan doivent être au nombre de 41 audit Conseil, et de 11 au Conseil de l'Union.

Ainsi, sur les 52 représentants, on en compte une dizaine, étrangers au pays. Russes, Lettons, etc., et quant aux autres, quels sont-ils ? — de pe-

tits fonctionnaires, des secrétaires de kolkhoz, des travailleurs de kolkhoz, des paysans, des ouvriers agricoles occupés aux plantations de coton et des ouvriers de l'industrie du naphte. En d'autres termes, parmi tous ces représentants de l'Azerbaïdjan on n'en trouve pas un seul capable de prendre part à l'examen de problèmes d'Etat, voire même de l'Union soviétique. La majorité de ces représentants ne possède aucune instruction et, conséquemment n'est nullement préparée pour un travail de cette importance.

On ne peut que constater le désir qu'ont les bolcheviks de supprimer l'élite azerbaïdjanienne, voire même toutes les personnes marquantes, seraient-elles communistes, et faire figurer les autres Azerbaïdjanais. Quant à la direction des affaires et de l'administration, les bolcheviks préfèrent en avoir la charge.

Des événements récents et la grande épuration et la persécution des communistes en Azerbaïdjan suffisent à prouver le bien fondé de ce que nous avançons. Chaque fois qu'un communiste commence à prendre un peu d'autorité, qu'il montre quelque activité, quelque énergie, les bolcheviks s'empressent de le liquider.

Et c'est ainsi qu'après avoir détruit les élites, les bolcheviks donnent des « représentants » à l'Azerbaïdjan, des représentants choisis dans leur milieu ou étrangers au pays ; les autres sont ou déportés ou fusillés.

K. K.

Roustavéli et notre époque

Une ancienne chronique géorgienne raconte qu'en 1699, sur la frontière du Béloudjistan, loin de sa patrie, un capitaine géorgien luttait contre un ennemi supérieur en nombre avec une poignée d'hommes qu'il reconfortait en récitant des vers de Roustavéli. Ce fait historique suffit pour illustrer l'immense puissance intérieure de l'œuvre de Roustavéli, son caractère populaire et sa force poétique.

Fondateur de la poésie géorgienne, auteur du poème épique et romantique *Le Chevalier à la peau de Léopard* ; Roustavéli fut l'un des hommes les plus instruits et les plus intelligents de son temps. Il a non seulement exprimé les idées, les tendances et les sentiments de son époque qui est le « siècle d'or » de l'histoire de la Géorgie, mais il a devancé son temps en s'élevant dans son œuvre à la hauteur des problèmes qui intéressent toute l'humanité, des idées et des sentiments qui trouvent un écho chez l'homme moderne.

Le Chevalier à la peau de Léopard est une magnifique épopée qui chante l'héroïsme, l'amour, l'amitié, la fidélité et c'est en même temps un génial roman philosophique qui exprime les idées démocratiques avancées dont s'inspiraient au XII^e siècle les représentants les plus cultivés du peuple géorgien en lutte pour son indépendance et sa liberté, contre le morcellement féodal et pour la création d'un Etat unique et puissant.

Le poème de Roustavéli appartient incontestablement au précieux patrimoine littéraire du monde médié-

val. L'œuvre impérissable du poète géorgien de génie peut être placée au rang des plus grands monuments de la poésie mondiale, tels que *l'Illiade* et *l'Odyssee* d'Homère, *Schah-Nameh* de Firdousi et la *Divine Comédie* de Dante. L'énorme érudition et la force intellectuelle de Chota Roustavéli l'ont aidé à surmonter la médiocrité idéologique du moyen âge et à faire pressentir les idées de la Renaissance européenne.

L'humanisme noble et profond, la foi en l'homme, en sa raison, en la force et la victoire finale de celle-ci, l'optimisme et l'amour ardent de la vie pénètrent les 56 chants du poème. L'idée de l'amitié, de la fidélité, du dévouement et de l'amour du peuple, l'idée de l'égalité des femmes, sont les thèmes dominants du poème.

On peut sans hésiter appeler Roustavéli le militant d'avant-garde pour l'émancipation de la femme géorgienne. A l'époque de la médiocrité moyenâgeuse et de l'étroitesse d'idées féodales il a été le premier à proclamer hardiment et à défendre l'égalité de la femme en droit. Ses personnages féminins se distinguent par la noblesse de leurs qualités intellectuelles et morales : la volonté, l'héroïsme, la sagesse, l'indépendance, la pureté morale. Non seulement elles aiment d'un amour élevé, mais elles prennent une part active à la lutte de leur peuple, elles aident leurs bien-aimés dans leurs entreprises périlleuses, elles leur inspirent des exploits, elles dirigent souvent les actes des personnages du poème.

Roustavéli a créé des images artistiques monumentales, incarnant les idéals, les rêves et les aspirations du peuple géorgien.

Il n'est pas étonnant que les travailleurs de notre époque trouvent dans la poésie de Roustavéli l'expression de leurs aspirations actuelles.

Nous sommes vivement émus par la figure profondément populaire de Tariel, le héros principal du poème. Le preux ardent, énergique, fort et grave, vainqueur d'ennemis puissants et dangereux, incarne les traits de caractère qui se sont perpétués dans le peuple au cours des siècles. C'est pourquoi Tariel est devenu le héros préféré du peuple, le chef victorieux reconnu par toute la nation, le représentant des qualités héroïques du peuple géorgien.

Chota Roustavéli, ce géant de la pensée et du sentiment rêvait de l'affranchissement de l'humanité et

d'un monde meilleur. Exempt de mysticisme et de pessimisme, Roustavéli pose devant l'humanité le problème du perfectionnement incessant et opiniâtre, l'idéal de l'individualité humaine, cultivée et harmonieuse.

Roustavéli aime sa patrie, son peuple. Il décrit avec art sa vie et ses mœurs, ses qualités morales et intellectuelles. Le poème a un coloris national très marqué, mais Roustavéli était exempt de toute étroitesse d'esprit nationale. Une des idées les plus profondes de Roustavéli, l'idée de la fraternité des nations pénètre tout le poème.

Le poème de Roustavéli a une grande portée éducatrice. Par des images poétiques frappantes, il enseigne le courage, la hardiesse, la vaillance, la noblesse d'âme, le sentiment de la camaraderie.

A. - CHIVLI.



Roustavéli et son oeuvre

Il y a 750 ans que ce poème brille au firmament de la poésie.

Il a eu une énorme influence sur toute la littérature géorgienne, ancienne et moderne. Il s'est frayé un chemin au cœur du peuple géorgien, il s'y est établi de telle façon que toute limite s'est effacée entre l'œuvre écrite et le folklore populaire. Le poème devint une source de sagesse intarissable. On l'apprenait par cœur ; on citait ses aphorismes à tout propos ; la fiancée devait apporter à la maison de son mari un

manuscrit du poème. Il se créa un culte Roustavéli qui rien ne put diminuer, ni la domination étrangère, ni la persécution du clergé.

D'où vient donc cette vitalité du poème ?

Deux sentiments, les plus grands et les plus beaux — l'amour et l'amitié — sont chantés dans le poème de Roustavéli, avec une telle force et une telle mélodie musicale, que nul autre poète ne put les atteindre, ni avant ni après Roustavéli. La symphonie d'amour et d'amitié se dérou-

le dans un faisceau de lumière multicolores de l'arc-en-ciel.

L'amour de Nestane et de Tariel en auréole tragique ; l'amour de Thinathine et d'Avthandil dans un rayon de soleil ; l'amitié de Tariel, d'Avthandil et de Pridon, amitié qui symbolise en même temps la fraternité des peuples ; l'amitié de Nestane et d'Asmath, celle de Nestane et de Fatmane, en dépit de leur situation sociale, tout cela est, à n'en pas douter, la plus belle page de la poésie universelle.

Roustavéli chante la beauté de la justice. Par des images symboliques génialement conçues, il nous montre comment les trois héros, unis par un sentiment d'amitié, ont détruit la forteresse de Kadjetie, symbole du mal, des ténèbres et de la violence, et comment ils ont libéré la belle Nestane de l'emprise du Dragon.

Le poème est tout imprégné d'idées de haute morale. L'amour et l'amitié y sont présentés comme conditions essentielles de la dignité humaine.

L'amour est considéré comme la source de la renaissance morale. Il exige de l'homme, non pas des larmes et des soupirs, mais des actes héroïques.

L'amitié y est décrite comme un principe normatif qui régit la con-

duite de l'homme, non seulement dans le domaine de ses relations privées, mais comme le fondement même sur lequel doit être érigée la société humaine.

Roustavéli donne, par ailleurs, l'image saisissante de la fraternité universelle. Il la donne sous forme de trois héros de nationalité différente, mais qui sont unis par une même idée et une même aspiration, dans une entreprise pour le triomphe du droit et de la justice. Sur le terrain de l'amitié, Roustavéli rapproche et réunit les représentants des peuples différents, et, à une époque d'isolement national et de haine religieuse, il s'élève jusqu'à la conception de la fraternité internationale.

En même temps, les héros de Roustavéli sont des patriotes à toute épreuve. L'amour et la fidélité à la patrie sont érigés en règles immuables, et toute défaillance dans l'accomplissement de son devoir envers la patrie ne saurait être pardonnée.

A tout prendre, le poème de Roustavéli se classe parmi ces chefs d'œuvre du génie humain, dont la portée ne peut pas être limitée dans le cadre d'une époque et dont la force vivifiante dépasse l'ambiance historique dans laquelle ces œuvres sont nées.



L'époque de Roustavéli

Le poème « L'Homme à la peau de léopard », qui appartient à la plume de l'immortel *Roustavéli*, est une œuvre classique de la littérature géorgienne, de l'époque féodale qui embrasse à peu près la période comprise entre la moitié du X^e siècle et la moitié du XIII^e.

De la moitié du X^e siècle commence le processus d'unification de la Géorgie divisée jusque là en de petites unités féodales. Ce processus se termine au début du XII^e siècle par la formation d'un grand Etat féodal qui atteint l'apogée de sa puissance aux temps de la reine Tamar. Cet Etat, à la voix duquel on prêtait involontairement l'oreille dans toute l'Asie Antérieure pour les questions complexes de la politique internationale, réunissait dans ses limites, ou entraînait dans la sphère de son influence, non seulement les unités féodales géorgiennes, mais aussi quelques autres pays, y compris l'Empire de Trébizonde constitué à l'époque de Tamar. De sorte que, à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, l'Etat féodal géorgien s'étendait de la Mer Noire à la Mer Caspienne, du Caucase du Nord à Erzeroum. A la tête de l'Etat unifié, défendu par une armée permanente régulière et une corporation de chevaliers, se trouvait le pouvoir aristocratique.

Avec l'ordre et la paix intérieurs et la sécurité extérieure, l'Etat crée les conditions nécessaires au développement de la vie économique. On constate un accroissement extraordinaire du commerce et du capital

commercial. La direction des routes d'échanges internationaux faisait sentir d'une façon aiguë la pulsation du marché mondial. Un réseau de routes commerciales liait la Géorgie avec le Caucase du Nord, le Khalifat de Bagdad (les commerçants de Bagdad et d'Egypte sont mentionnés dans le poème), l'Arménie, les Indes et l'Asie Centrale. Dans le but de développer le commerce, on construisait en Géorgie des routes, des ponts, des caravansérails, etc. Avec l'essor du commerce se développa la vie urbaine et l'artisanat, mais ce fut toujours l'agriculture qui joua, dans l'économie nationale, un rôle primordial.

Le développement des forces productives du pays et de l'économie nationale, la complexité et l'approfondissement des rapports sociaux, la stabilisation de la puissance politique, provoquèrent un épanouissement extraordinaire de la vie culturelle et littéraire. L'époque de Roustavéli a passé dans l'histoire sous le nom de « classique ». Les hommes d'Etat aimaient protéger les lettres et les savants. Le roi David et la reine Tamar envoyaient les jeunes gens à Byzance pour leur instruction. Les poètes et les savants, sans distinction de religion, furent reçus à la Cour. Plusieurs centres intellectuels furent créés. David le Constructeur fonda à Guélathie une école de hautes études — une Académie qui, dans sa pensée, devait devenir une « seconde Athènes ». Au dire d'un historien, elle devint, en effet, « une école du bien, une source de toute

science ». Après l'académie de Guélathie, nous voyons encore deux nouvelles académies : celle d'Ikalto et celle de Grémi. Plusieurs autres établissements d'instruction publique furent ouverts. La direction de l'éducation nationale fut confiée à un vizir spécial. Les monastères géorgiens, particulièrement ceux qui se trouvaient hors du territoire géorgien, jouèrent un rôle particulièrement important dans les domaines de l'instruction publique et de l'activité littéraire. Il s'y créa une sorte d'école littéraire, qui élaborait une méthode spéciale en vue des études et de l'assimilation de la culture byzantine. Il faut surtout souligner l'importance du monastère de Petrici et de son séminaire à la manière byzantine, où l'enseignement était donné en langue géorgienne.

La situation de la Géorgie au carrefour de deux grandes cultures mondiales : de l'Orient et de l'Occident — contribua beaucoup au développement de la science, des arts et de la littérature. Le byzantinisme occidental et l'orientalisme arabo-iranien sont les deux éléments principaux de la culture particulière de l'époque roustavélienne, éléments qui déterminèrent son caractère.

L'influence de la culture byzantine se manifesta avec force en Géorgie. Elle se voit, tout d'abord, dans l'organisation de l'instruction publique sur le modèle byzantin, puis dans la littérature traduite ou originale. L'activité traductrice s'efforçait d'utiliser toute la richesse de la littérature byzantine. Le désir d'être cultivé à la manière byzantine était si fort qu'on s'était mis à la critique de tout le passé scientifique et littéraire de la Géorgie. On s'efforçait de

transplanter en Géorgie les différentes branches de la science byzantine : jurisprudence, mathématiques, sciences naturelles, médecine, astronomie et, particulièrement, philosophie.

Les systèmes philosophiques qui dominaient à Byzance aux X^e - XII^e siècles trouvèrent leur expression en Géorgie, où, à en juger même par les œuvres des belles lettres, on connaissait bien les noms des philosophes : Socrate, Platon, Aristote, Procle, Diodoque, Zenon.

La philosophie néo-platonicienne trouva en Géorgie un terrain particulièrement favorable. Elle facilita les relations avec le monde arabo-iranien. Elle avait en Géorgie d'éminents représentants, tels que Efrème Meiré et Jean Pétrici, fondateurs de la littérature philosophique géorgienne, et ancêtres de toute une pléiade de glorieux penseurs. L'esprit philosophique de la renaissance grecque du Moyen Age était cultivé, surtout à l'Académie de Guélathie et à celle d'Ikalto. La pénétration de l'hellénisme et l'intérêt pour tous ces problèmes philosophiques, qui remuaient alors tous les pays civilisés d'Occident et d'Orient, divisèrent la communauté pensante de la Géorgie en deux camps : l'un — progressiste, l'autre — conservateur, entre lesquels une lutte idéologique fut engagée. Le poème de Roustavéli ne resta pas en dehors de cette lutte. Il devint l'objet d'attaques de toutes sortes, de la part des cléricaux et de leurs partisans.

Il est impossible de passer sous silence le développement des beaux-arts en Géorgie, particulièrement de l'architecture et de la peinture, à l'époque de Roustavéli. De beaux spécimens d'architecture, tels que les

cathédrales de Koutaïs, de Guélathie, d'Akhtala, de Vardzia, de Martvili, etc. en sont autant de témoignages éloquents.

La culture géorgienne de cette époque se développa sous l'influence, non seulement de la civilisation byzantino-chrétienne, mais aussi sous l'influence de l'orientalisme arabo-iranien. La domination arabe pendant cinq siècles, qui apporta sa part de contribution à la culture du Moyen Age, ne pouvait passer sans laisser de traces profondes dans la destinée de la vie géorgienne. De nombreux monuments d'influence arabo-iranienne en font foi. L'influence de la culture néo-iranienne particulièrement ne fait pas de doute. C'était la conséquence du voisinage géographique d'abord, puis des relations politiques qui se nouèrent au début du XI^e siècle. L'influence culturelle de l'Iran devient plus intense au XII^e siècle.

Grâce à ces liens culturels, la Géorgie fut inondée par un torrent de poésie iranienne, surtout du genre chevaleresque et romantique.

A côté d'une immense littérature ecclésiastique qui comptait alors sept siècles d'existence, se fait jour, en Géorgie, une littérature mondaine, qui donna une œuvre inimitable, telle que « L'Homme à la peau de léopard » de Roustavéli.

En résumé, nous devons constater que la littérature géorgienne de l'époque roustavélienne s'imbibait de sève vivifiante de la culture byzantine et arabo-iranienne. Mais il serait injuste d'exagérer le rôle de ces influences et de passer sous silence la question d'influences réciproques. Maintenant, la science met à jour les éléments orientaux du byzantisme,

parmi lesquels les éléments géorgiens occupent une place considérable. Il suffit de rappeler qu'au cours des X^e - XIII^e siècles furent traduits en langues grecque, arménienne, arabe, syrienne et iranienne, pas mal de monuments littéraires géorgiens. Le roman populaire du Moyen Age, « Histoire de Varlaam et Isaaf » fut traduit du géorgien en grec, et du grec en d'autres langues européennes. C'est du géorgien qu'a été traduit en arménien l'ouvrage de Jean Damaskin « Source de la Science » ; du géorgien aussi, les « Commentaires philosophiques » de Jean Petrici. Mais la plus grande contribution et la plus remarquable qu'apporta la Géorgie à la culture mondiale, c'est le poème du génial Roustavéli « L'Homme à la peau de léopard », qui a devancé de quelques siècles la Renaissance européenne.

BOITE POSTALE

MERCURE DE FRANCE, le grand périodique français, écrit dans son numéro de janvier 1938 : « Prométhée » (novembre) : « Organe de défense nationale des peuples du Caucase, de l'Ukraine et du Turkestan », publié à Paris, annonce « la faillite du communisme », par la plume de M. G. G. — M. J. Charlet dénonce « les mensonges de la statistique soviétique », et M. le prof. G. Yashke traite des « Peuples opprimés en Russie ».

LA PRESSE, édition hebdomadaire, dans son numéro du 26 janvier 1938, reproduit entièrement et presque sans changement, sous le titre « Les Chemins de fer soviétiques », l'article de notre collaborateur Jean Charlet, paru dans le N^o 133 de *Prométhée* (décembre 1937), sous le titre « La grande pitié des chemins de fer soviétiques ».

Il est désirable que nos confrères, quand ils utilisent les données de *Prométhée*, n'oublient pas de mentionner la source de leur article.

E5114E
1938



IMPRIMERIE
DE NAVARRE
5, rue des Gobelins
PARIS 13^e
